

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1921

Discours prononcé par M. Abel MARIJON, Inspecteur général de l'Instruction publique

Mesdames, Messieurs,
Mes chers Collègues,
Mes chers Elèves,

Mon seul titre à l'honneur de présider cette solennité est d'avoir figuré pendant huit ans sur la liste des professeurs du lycée Buffon. Il n'y a pas que de ma faute si trois de ces huit années furent des années de présence effective. Elles sont parmi les meilleures de ma vie universitaire. Et j'en ai gardé une telle impression de travail agréable, de confiance, et d'amitié, que je ne suis pas encore consolé de ne plus sentir chaque jour, autour de moi, l'aimable atmosphère de notre chère maison.

M. Ponchont vient d'évoquer, avec un art dont je le félicite chaleureusement, ses souvenirs d'élève, et ses impressions de retour. Nous pourrions, à nous deux, en réunissant nos souvenirs personnels, écrire une histoire presque complète de la glorieuse jeunesse du lycée Buffon. Il a connu le temps où quelques centaines de camarades étaient au large dans le monument riant, neuf, et spacieux, construit par le grand architecte Vaudremer au fond d'un quartier lointain, où abondaient les terrains vagues. J'ai retrouvé, après 1910, des classes déjà pleines, dont l'effectif total venait de dépasser le millier. Il est maintenant de 1.400. Nous avons bien le droit, dans cette fête de famille, de constater avec joie et avec orgueil une aussi flatteuse ascension. Les murs, jadis démesurés, sont devenus trop étroits. Et M. le proviseur Bailly, dont la fermeté douce et souriante entre pour une si grande part dans le succès des années d'après-guerre, a autant de peine à loger ses classes qu'à loger ses nouveaux professeurs.

Ma collaboration à l'histoire du lycée présenterait, je crois, quelque intérêt, pour la période de guerre. Un hasard providentiel m'a, en effet, ramené au lycée Buffon en un temps où lui et moi avions quitté pour des tâches plus urgentes le service de l'Université. Je revois encore les circonstances de mon retour dans les murs familiers où, dix mois auparavant, j'avais fait ma dernière classe. J'arrivais en pleine nuit, après un voyage affreux. On me fit entrer par la rue de Vaugirard. Une religieuse me reçut et m'aida à rejoindre, au deuxième étage, la mansarde qui m'était destinée. Et la joie que j'éprouvai à abriter ma peine sous les tourelles aimées du lycée vert me fit oublier mes émotions de la veille, et commença ma résurrection.

Les professeurs étaient alors remplacés par des médecins, choisis par les gloires de notre corps médical, et par de charmantes fées bienfaitrices dont les pas menus remplissaient les couloirs et les escaliers de la maison. C'est à leur dévouement que je dois d'être encore de ce monde.

Et cela vous expliquera pourquoi, quand je passe devant la porte du boulevard Pasteur, il m'est difficile de ne pas entrer.

Je n'ai pas eu la chance d'avoir M. Ponchont comme élève. Mais il a fait un aveu qui atténue mes regrets. Puisque les littéraires et les historiens se partageaient surtout ses sympathies, il ne devait pas lui rester beaucoup d'enthousiasme pour la géométrie ou l'algèbre. Je ne mets aucun reproche dans cette constatation. J'ai, en effet, pendant mes cinq premières années de collège, la même préférence pour les classes de lettres ou d'histoire. Je n'avais même pas, comme M. Ponchont, quelques velléités scientifiques.

L'histoire naturelle, réduite pour nous à une sèche énumération de mots barbares et de faits que n'appuyait aucune observation directe, ne me plaisait qu'à moitié. Et j'avoue qu'une angoisse profonde m'étreignait le cœur dans les minutes qui précédaient les leçons de mathématiques. J'avais la certitude de m'ennuyer. A cela je me serais habitué à la longue. On se fait à tout. Mais la peur d'être interrogé et d'être humilié renouvelait chaque fois mes pénibles appréhensions. Le maître qui m'effrayait à ce point était, pourtant, un excellent homme, sévère certes, mais distingué, et bienveillant au fond. Ma reconnaissance pour lui s'est doublée, plus tard, d'une solide amitié. Malheureusement, je n'étais pas préparé à l'entendre. Ce n'était ni de sa faute, ni de la mienne, si on lui demandait de m'enseigner des choses qui ne convenaient pas à ma trop grande jeunesse. A cet âge, l'impressionnante logique d'une démonstration lumineuse me semblait froide et sans attrait. Je voyais mal, par exemple, pourquoi après nous avoir fait apprendre que trois fois quatre et quatre fois trois faisaient douze, on éprouvait le besoin de démontrer l'égalité des deux produits.

Plus tard, quand j'ai eu moi-même à enseigner ces théorèmes qui pesèrent comme un cauchemar sur mes premiers efforts de collégien, je me suis souvent adressé à un élève imaginaire dont l'ombre triste se logeait de préférence dans les coins discrets et lointains, et pour qui le meilleur moment de la classe était celui du coup de cloche final. C'est à ce camarade inconnu que les auditeurs sont redevables des heures les moins mauvaises de mes leçons.

Est-il besoin d'ajouter qu'il n'entre, dans ma pensée, aucun doute sur la valeur éducative des mathématiques ! Elles sont la base nécessaire à toute étude des sciences. Être géomètre était déjà avantageux au temps de Pascal. C'est indispensable aujourd'hui. Et si je demande des réparations pour notre vieil édifice classique je voudrais avant tout qu'on lui laissât sa solide charpente, ses fenêtres largement ouvertes dans tous les sens, et son harmonieux équilibre.

Notre génération de professeurs a été soumise à une épreuve qui lui a permis de juger, mieux qu'on le l'avait fait avant nous, la valeur de l'enseignement secondaire dans la formation de l'élite du pays. Elle a été, en effet, appelée presque sans transition à marcher de pair avec les élèves dont elle avait la charge. Quelques mois après les classes de juillet 1914, nous nous sommes trouvés, maîtres et disciples, devant les mêmes tâches, les mêmes responsabilités, les mêmes terribles difficultés, avec la même inexpérience et les mêmes grades.

On nous avait dit : les méthodes d'enseignement sont surannées ; elles tendent à former des pédants, et non des hommes d'action. Nous faisons apprendre trop de choses inutiles. Modifions nos vieilles habitudes. Imitons nos voisins ; ils nous précèdent dans le progrès. Or, l'occasion unique de ce long bouleversement nous a permis de comparer à leurs camarades français et à leurs contemporains des armées alliées nos élèves de l'enseignement secondaire. Et je dois dire que l'épreuve a tourné tout à l'avantage des nôtres.

M. Ponchont nous disait que les nôtres avaient une bravoure plus réfléchie, une endurance plus ouverte. Je crois qu'ils ont eu aussi une sûreté de jugement, un sens de la responsabilité, un respect de la personne humaine dont nous avons le droit d'être fiers. Si, du jour au lendemain, ces bacheliers de vingt ans ont su imposer leur autorité à des Français exigeants, avec raison, pour qui les commande, s'ils ont su du premier coup être des chefs dans toute l'acception du mot, j'estime que notre culture secondaire entraine pour sa bonne part dans ce résultat. J'estime aussi qu'elle était pour beaucoup dans une des qualités caractéristiques de l'élite de la jeunesse française : le désintéressement. C'est une vertu sociale que l'enseignement utilitaire ne donnera jamais.

On m'accuserait peut-être d'avoir, comme le hibou de la fable, des yeux trop indulgents pour les miens si je me contentais d'affirmer mon admiration pour nos élèves de 1914. Je vous dois une preuve. Et comme on vous a déjà cité en exemple la grandeur d'âme des morts, c'est d'un survivant que je vous parlerai. Il a fait d'excellentes études au Lycée Buffon, où je l'avais comme élève en 1914. Le nom de René Roy figure, fréquemment répété, dans les palmarès de la précédente décennie.

Parti dès le premier jour de la mobilisation, il avait conquis ses galons d'officier, quand, en 1917, au cours de l'attaque du Chemin-des-Dames, un obus lui creva les deux yeux. Je le retrouvai, deux ans plus tard, brillant élève de l'Ecole Polytechnique. Comme je lui exprimais ma joie de le voir en tête de sa promotion, il me dit : « Je n'ai pas à cela grand mérite. C'est si facile de travailler quand on est aveugle ! Rien ne vient vous distraire. » Et il ajouta : « J'ai perdu la vue au bon moment. Mes études secondaires étaient terminées. Je n'avais plus besoin de voir pour comprendre. » Enfin, à mes questions sur ses premières impressions d'aveugle, il répondit : « Quand je compris, quelques mois après ma blessure, que je n'y verrais jamais plus, je faillis devenir fou. Mais j'ai senti depuis qu'un homme peut toujours se tirer d'affaire quand il lui reste son cerveau. » Sa modestie m'excusera de livrer ses paroles à votre admiration. Elles méritent d'être connues.

Roy, sorti le premier de l'Ecole Polytechnique en 1920, est en ce moment élève de l'Ecole des Ponts et chaussées. Le Lycée Buffon est fier de compter ce mutilé parmi les siens.

Je pourrais vous donner d'autres exemples. Mais je ne dois pas oublier que vous êtes ici, mes chers enfants, pour recevoir les récompenses de vos efforts de l'année et non pour entendre des discours.

Et je serai d'autant plus disposé à l'indulgence pour ceux qui m'ont prêté une oreille quelque peu distraite, qu'au temps où j'avais de la peine à suivre mon professeur de mathématiques, je n'ai jamais pu écouter jusqu'au bout un discours de distribution de prix.

Abel MARIJON

(1875-1969)

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de mathématiques (1895)

Professeur à Buffon (de 1911-12 à 1914-15)

Inspecteur général de l'Instruction publique (1919-1940)